

Annuaire
Décoration
Mercier Frères
179, rue Nationale,
LILLE
Lustrerie
Papier peint

Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS.....

Nord et Indes	3 mois, 22.00; 6 mois, 40.00; 1 an, 75.00
France et Belgique	3 mois, 22.00; 6 mois, 40.00; 1 an, 75.00
Etranger - Tarif A	3 mois, 25.00; 6 mois, 45.00; 1 an, 80.00
Etranger - Tarif B	3 mois, 25.00; 6 mois, 45.00; 1 an, 80.00

ANNONCES.....
REDACTION.....

ROUBAIX.....	63 à 71, Grande-Rue. Tél. 24 et 1004. Inter. 6.
TOURCOING.....	35, rue Carnet, 7660, 97.
LILLE.....	3, rue Faidherbe, Tél. 87.07.
PARIS.....	13, boulevard des Italiens. Tél. Louvre 09.49.

Chèques postaux 87 LILLE

Les clients connoissent l'élégance avant le vision notée de la MODE NOUVEAU en ROBES ET MANTEAUX EN VISITANT LE PALAIS de la NOUVEAUTE 29, Rue Pierre-Motte, 29 ROUBAIX

NOS MÈRES...

C'est sur le champ de bataille. Des hommes, des soldats sont tombés, la chair trônée, déchirée, meurtrie. Leurs âmes vont s'envoler. Ils ont leur souffrance suprême, ils appellent à l'aide. Quel nom revient le plus souvent, à celui du Dieu de miséricorde, sur les lèvres de ceux qui vont mourir, adolescents ou hommes mûrs, loin de tous les leurs ? « Maman ! Maman ! Maman ! »

Dernier témoignage d'amour ou dernier recours à une chère protection, ce cri suprême, cet aveu instinctif de la nature au moment où l'âme devient le plus lucide, où elle ne ment plus, proclame la vérité qui préside à la fête d'aujourd'hui : une mère, c'est ce qui nous aime le mieux au monde.

Comment pourrait-il en être autrement ? Nous sommes sa chair et rien ne peut rompre la communauté de substance qui nous unit à elle. Nous sommes aussi, ou du moins elle nous a voulu, le meilleur de son esprit. Dès qu'elle nous a mis au monde, elle n'a plus existé pour elle. Nous, nous, ses enfants, nous avons été tout pour notre mère. Les rêves qu'elle a faits, le bonheur qu'elle a désiré, les ambitions qu'elle a nourries, c'était pour nous seuls.

Son devoir lui a paru simple : apprendre ses fils à faire leur propre devoir, faire de ses filles des mères comme elle, des anges ou des héroïnes.

Il lui a paru facile, parce que tout paraît facile et léger à l'amour. Mais quel fardeau, quelle chaîne, quel Calvaire, à ne regarder la maternité qu'avec les yeux de l'égoïsme !

Facile d'être une mère ? O enfants, considérez un peu le visage de la vôtre : est-ce plus sur son front, les yeux émaciés de celle qui fut une radieuse jeune fille, ce sont les marques laissées par les veilles, les fatigues, les privations, les soucis, les angoisses qu'elle a endurés pour vous. Voilà ce qu'il en coûte d'être une bonne mère.

Honorons notre mère aujourd'hui, honorons d'un culte public toutes les mères en ce jour choisi pour leur fête universelle. Exaltons la sublimité de leur mission dans la famille, dans la Patrie. Le bon vivant de vertu qu'elles sont pour leurs fils et pour leurs filles, la formation première indélébile qu'elles donnent à leurs jeunes intelligences maintiennent la race dans sa pureté.

Observons-le : il n'y a eu de grandes civilisations, dans l'antiquité et dans les temps modernes, il n'y a eu de grands peuples capables de gestes les plus magnifiques, les plus chevaleresques, que ceux où la femme a été honorée dans la mère.

L'époque du monde la plus idéaliste et la plus fraternelle n'est-elle pas ce moyen-âge chrétien qui résuma sa foi en même temps que sa vénération de la maternité dans la culte qu'il rendit à la plus parfaite de toutes les Mères ?

Ne l'oublions pas. Que nous ayons encore le bonheur d'avoir notre mère près de nous ou que nous ayons senti le vide et le froid causés par le départ de cette terre de celle qui fut notre ange gardien visible, offrons-lui aujourd'hui notre tendre hommage, notre pieux souvenir. C'est notre devoir d'enfants et de Français.

Pensons aussi aux mères qui souffrent de la plus grande des douleurs humaines, la seule qui soit inconsolable, pensons aux mères qui n'ont plus de fils.

A toutes offrons les plus belles fleurs. Celle qu'elles aimeront le mieux sera la promesse que nous leur ferons d'être toujours dignes de leur immense amour.

Le raid aérien New-York-Paris



EN HAUT, de gauche à droite : Les aviateurs RENÉ LEFÈVRE, JEAN ASSOILLANT ET ARMAND LOTTI, photographiés à New-York, et qui vont tenter le raid aérien New-York-Paris. AU-DESSOUS : L'appareil à l'aérodrome de Roosevelt Field, près de New-York. On voit que les aviateurs ont quitté cet aérodrome pour celui d'Old Orchard, d'où ils vont prendre le départ. Ils n'attendent que des conditions météorologiques favorables.

BILLET PARISIEN
Les espoirs secrets de l'Allemagne
(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)
PARIS, 25 MAI (MINUIT).

Les experts financiers finiront-ils par se mettre d'accord ? A Berlin, on fait courir, dans les sphères dirigeantes, les bruits les plus pessimistes. Mais nous ne croyons pas que ces commentaires allemands soient pris très au sérieux dans les milieux qui approchent la conférence financière. Sans doute, celle-ci en est arrivée à un point critique. Les revendications de nos amis belges, qui nous donnent en l'occurrence une belle leçon de fermeté, obligent les experts à majorer sensiblement l'addition qu'a préparé d'autorité M. Owen Young. Mais, pour être difficile, la discussion n'en continuera pas moins ; et les Allemands, qui ne tiennent certainement pas à ce que se poursuive l'expérience du plan Dawes, qui pourrait détruire leur argumentation basée sur leur capacité de paiement, se garderont bien de précipiter une rupture.

Il faut surtout voir dans ces crailleries allemandes, une manœuvre destinée à prolonger les négociations. Il est clair que le jeu de nos débiteurs dans toute cette affaire est de faire traîner les choses en longueur, jusqu'après les élections générales britanniques fixées, comme on le sait, au 30 mai.

Les Allemands dissimulent mal, en effet, les espoirs qu'ils fondent sur un changement de Gouvernement en Angleterre. Les travaillistes, qui parlent déjà comme si leur triomphe était assuré, annoncent tous les jours qu'une fois au pouvoir, ils prendront parti pour l'Allemagne contre la France. Dans la question des réparations en particulier, ils adoptent les thèses germaniques les plus excessives ; c'est à peine s'ils ne blâment pas le docteur Schacht d'avoir esquissé des concessions, tant il approuvent, en cette matière, les pires desseins des pangermanistes. « L'Allemagne, déclarent-ils en propres termes, n'a déjà que trop payé ; elle ne doit plus un seul mark aux Alliés. »

Et dire qu'il se trouve chez nous des hommes qui, par esprit de parti, souhaitent également le succès des travaillistes !

Un chauffeur gisait inanimé sur sa locomotive
Perpignan, 25 mai. — Une locomotive haut-le-pied venant de Cerbère, gagnait Cort-Vendres lorsque, à la sortie du tunnel, le mécanicien Edouard Sabatier s'aperçut que le chauffeur Simon Gouges, âgé de 29 ans, gisait inanimé sur la machine. Le chauffeur qui avait une fracture du crâne, a été transporté à l'hôpital de Perpignan où il est décédé. Une enquête est ouverte pour déterminer les causes de cette mort.

La locomotive du Paris-Bordeaux déraile

Une machine de secours explose à son tour et tue les mécaniciens

Angoulême, 25 mai. — Le destin tragique s'est acharné cette nuit sur le rapide Bordeaux-Paris, qui avait quitté hier soir la capitale à 16 h. 50, emmenant à son bord, entre autres voyageurs, les coureurs cyclistes de Bordeaux-Paris et les journalistes sportifs chargés de suivre la course. Destin tragique puisque, à deux reprises, le convoi a été accidenté et que si, par une chance inouïe, aucun des nombreux voyageurs n'a été blessé, le deuxième accident a provoqué la mort de deux mécaniciens. La locomotive ayant déraillé.

Quelques kilomètres après Poitiers, le lourd convoi, lancé à 110 kilomètres à l'heure, marchait à pleine vitesse lorsque, soudain, les voyageurs furent secoués par des cahots et des soubresauts anormaux. Le train ralentissait, s'arrêtait, et le chef mécanicien Lorial, qui le conduisait, s'apercevait alors que le bogie avant de la locomotive avait déraillé et roulait sur le ballast, depuis près de deux kilomètres. C'étaient les roues qui passaient, au-dessus du rail, sur les traverses des rails, imprimant au convoi ces sursauts qui avaient alerté les voyageurs.

Le train resta arrêté deux heures dans la campagne. Les dégâts étaient peu importants : quelques vitres brisées par les pierres soulevées par le passage de la machine sur le ballast, mais à pareille allure la catastrophe avait été frisée de près.

Une locomotive de secours, demandée au dépôt d'Angoulême, fut accourue au Paris-Bordeaux et le train reprit alors sa route interrompue.

Peut-être le mécanicien et le chef-mécanicien, qui avaient pris place à bord de cette seconde machine, possèdent-ils trop activement les yeux pour tenter de rattraper le retard. Soudain, en pleine nuit, une explosion formidable retentissait.

Une heure énorme embrasait le ciel en gerbes incandescentes, des blocs de charbon allumés retombaient autour et sur les wagons de tête du convoi qui, à ce moment, venait de passer Ruffec. La locomotive de secours venait de sauter. Le train, de lui-même, s'arrêtait doucement.

On se précipitait vers la locomotive éventrée et fumante, ruisselante d'eau et de vapeur. Les deux hommes qui la montaient avaient disparu. Angoissés, employés et voyageurs se mirent alors à la recherche des mécaniciens. A six mètres de l'endroit où le train avait stoppé, on retrouvait sur la voie où l'explosion les avait projetés, les deux malheureux couverts de blessures, de brûlures et de sang. Le mécanicien Angré avait cessé de vivre. Le chef-mécanicien Pierrat, du dépôt de Tours, qui remplaçait le chauffeur qu'on n'avait pu trouver à Angoulême, avait le crâne fracturé et la cervelle à nu.

M. JASPAR vu par ses adversaires

LETTRÉ DE BRUXELLES
Bruxelles, 25 mai 1920

Dans l'histoire politique du pays, M. Jaspard, chef du gouvernement actuel, occupera une place de premier plan. C'est un grand orateur, un grand animateur, un grand administrateur. A ce propos, un n'a peut-être pas assez remarqué que la Belgique est, à l'heure actuelle, un pays de grands orateurs politiques. Pour ceux qui suivent de près les débats parlementaires, l'assertion peut paraître paradoxale. Rien, en effet, de plus marécageux que les discours débités à la Chambre et au Sénat. Cela provient de ce fait qu'en ces derniers temps surtout, ce furent les hommes d'arrière-plan, les agrégés, genre Carlier, par exemple, qui prièrent le plus au Parlement, moins au vau et plus en parole, comme si l'on voulait masquer sous un flux de paroles la pauvreté de l'intelligence. Mais parmi les autres, que de talents. Je pourrais citer plus de trente orateurs et de premier plan, si je ne craignais d'en oublier.

Un homme est blessé dans des circonstances mystérieuses à Roubaix

Une grave affaire s'est déroulée la nuit dernière, rue du Moulin. Un homme a été frappé de plusieurs coups de couteau, par trois amis de rencontre, à la suite d'une légère discussion provoquée, croit-on, par l'ivresse.

Blessé, qui est dans un état très grave, n'a pu être interrogé qu'imparfaitement. Il a été transporté à l'hôpital « La Fraternité ». De ce fait, on ne connaît pas grand-chose du drame.

Il était 22 h. 15 environ et, à cette heure déjà tardive, la rue du Moulin se trouvait quasi-déserte. La presque totalité des cafés avaient fermé leurs portes et, seul, l'estaminet tenu par M. Jeanjean, 40, rue du Moulin, était encore ouvert et, de sa vitrine éclairée, inondait de lumière une partie de la rue.

Le cafetier, M. Jeanjean, aidé d'un de ses amis, M. Georges Cardonnet, ancien gendarme, domicilié 47, rue du Coq-Français, rincant des bouteilles en attendant l'arrivée problématique d'un client. Soudain, la porte s'ouvrit brutalement, et un homme enfiévré s'abattit sur le parquet en disant : « J'ai été attaqué ! » Le cafetier et son ami se précipitèrent et relevèrent l'homme qui saignait abondamment d'une blessure à la tête, blessure qui, d'ailleurs, ne paraissait pas grave. Après avoir assisté le blessé sur une chaise, M. Jeanjean lava la blessure de l'homme qui souffrait beaucoup mais, bientôt, le cafetier s'aperçut que la victime portait, en outre, une blessure au ventre par où s'échappaient des jets de sang.

Il fit alors chercher M. le docteur Lecliffre, et dépêcha son ami, M. Cardonnet, au commissariat central.

Avant par l'ancien gendarme du drame qui venait de se dérouler, le brigadier Lemoine envoya sur les lieux les agents Richard Herteler et Horvane et prévint aussitôt M. Malot, commissaire de police de permanence, qui entendit le blessé.

Celui-ci déclara se nommer Prosper Willesco, ouvrier teinturier, âgé de 34 ans, né à Forest-sur-Marq, et être domicilié à Henne, rue du Petit-Lanoy, impasse Saint-Pierre, n° 24.

Aux questions de M. Malot, il répondit qu'ayant eu une légère discussion avec trois amis de rencontre, alors qu'il se trouvait à hauteur de la rue Saint-Jean, il avait été assailli par les trois hommes et frappé par l'un d'eux de trois coups de couteau, puis laissé pour mort sur la chaussée.

Péniblement, il s'était traîné jusqu'à la première habitation encore ouverte et était entré, à bout de forces, au café Jeanjean. On ne put pousser plus loin l'interrogatoire ; très affaibli par la perte de sang, le blessé ne put en dire davantage.

M. le docteur Lecliffre, qui a donné les premiers soins au blessé, a relevé trois plaies. L'une à la tête, qui ne fit que décoller le cuir chevelu, une deuxième au ventre, qui semble très grave, et enfin une troisième à la cuisse gauche.

M. Malot, commissaire de permanence, aidé de ses collaborateurs, a ouvert immédiatement une enquête. Il recherche activement les agresseurs. Malheureusement, les policiers n'ont pour se guider que peu de renseignements car n'ont même pas le signalement des fuyards.

L'enquête continue néanmoins sur les simples données que l'on a pu obtenir du blessé.

A la Conférence des experts



(Wide World photos.)
LE DOCTEUR VOEGLER
L'expert allemand qui a donné sa démission

Le Bourget, 25 mai. — En vue du record de vitesse des cinq mille kilomètres, les commandants Weiss et Girier, ont décollé facilement ce matin à 5 h. 45, face au vent faible qui venait du Nord-Ouest. Ils vont tenir l'air pendant plus de vingt heures, sur le triangle formé par les aérodromes d'Etampes-Mondésir, de Chartres et d'Orléans-Sarran, d'un développement de 150 kilomètres environ.

Le record qu'ils tentent de battre, est détenu par les aviateurs italiens Ferrarin et Del Prète. Dans leur avion, équipé d'un moteur de 550 CV, 3.500 litres d'essence, ils ont été en vol au cours de la nuit, avec 200 litres d'huile. Toutes les dispositions de sécurité avaient été prises pour le départ, bien que l'avion ne soit pas au maximum de sa charge.

A 5 heures, tous les préparatifs étaient terminés, et l'avion amené du hangar à l'angle sud du terrain. Peu après, les deux commandants, vêtus de leur combinaison de cuir, prirent place au double poste de pilotage. Le moteur donnait satisfaction au point fixe. Le départ eut lieu sans difficulté, après quelque huit cents mètres de roulement, devant les officiers et quelques personnes, dont MM. Lacoste, Biquet et Renoué.

Les deux aviateurs emportant quelques provisions de bouche. La distance parcourue ne commence à compter qu'à partir de leur arrivée dans le circuit, c'est-à-dire à l'aérodrome d'Etampes.

LES ÉLECTIONS ANGLAISES



Les trois principaux leaders, dont les opinions différentes seront, le 30 mai, discutées entre plus de vingt millions d'Anglais et d'Anglaises et se préparent à voter. (W.P.P.)
De gauche à droite : MM. LLOYD GEORGE, du parti libéral ; MAC DONALD, du Labour Party ; BALDWIN, chef des conservateurs.

« Je le reconnais sans difficulté. On m'en fera sans doute grief, au moment des divergences d'opinion qui vont peut-être nous séparer. Trop de gens dans ce pays croient que la politique consiste à dénigrer systématiquement l'adversaire, à suspecter sa sincérité et ses intentions, à essayer de le diminuer à leur mesure ; mais, quant à moi, je ne pense pas que ce soit la bonne manière. »

Et sur sa façon de gouverner, M. Destrée a eu cette appréciation fort juste :

« Ceel, depuis l'armistice, est nouveau. Nous avons été fort peu gouvernés depuis 1919. Le Parlement, comme le pays, avait besoin d'une direction, de sentir une conti nuite et une unité dans les divers départements ; cette direction qui manquait, on l'a trouvée chez M. Jaspard et on l'a acceptée presque avec soulagement. »

Cette appréciation socialiste, je la retrouve dans ces lignes d'hier d'un journal libéral de Mons :

« M. Jaspard a parlé en chef qui a gouverné dans des moments difficiles, qui peut se glorifier de grandes réalisations, mais dont l'œuvre n'est pas achevée. »

« Esprit agissant et volontaire, caractère résolu devant les responsabilités, tels sont les traits essentiels du premier ministre, tels apparaissent-ils à son auditoire. On aime l'homme qui brave les périls et qui défile les critiques ; on l'approuve volontiers quand il démontre que la voie dans laquelle il s'engage est la bonne. »

Le "Journal de Roubaix" va publier la nouvelle œuvre de M. René Bazin : LE ROI des ARCHERS

Le JOURNAL DE ROUBAIX est sûr de procurer à la grande famille de ses lecteurs une vive satisfaction en leur annonçant la publication prochaine, en feuilleton, de l'œuvre nouvelle de M. René Bazin, de l'Académie française : LE ROI DES ARCHERS.

Dans la Terre qui meurt, le Blé qui lève, Donatienne, l'éminent écrivain, honneur des lettres françaises, a fait surgir le drame poignant de la désertion des campagnes, de la destruction des familles et chanté leur résurrection. Les Oubliés sont la tragédie de l'Alsace arrachée à la France. Ginepro est le poème de Boulogne et de ses marins. Tous les romans de René Bazin nous ont émus et passionnés parce qu'ils remuent — avec quelle puissance d'évocation et quel charme de style ! — les fibres les plus vibrantes de nos âmes : l'amour de la famille, du sol natal, la préoccupation de l'avenir.

Le Roi des Archers va nous toucher plus directement encore : c'est, en effet, à travers la personnalité du champion du tir à l'arc, Alfred Demeester, et des siens, à travers leur bonheur brisé et retrouvé, notre pays de Roubaix lui-même qui en est le héros, avec ses mœurs, ses vieilles traditions, sa prodigieuse activité.

Pour faire de cette œuvre romanesque un monument de vérité morale, l'illustre écrivain a séjourné il y a deux ans dans notre région. Il en a étudié les aspects matériels ; il en a surtout sondé l'âme. C'est le fruit de ses observations qu'il met en action sous une trame d'un captivant intérêt. Quel que soit le lieu où elle s'écoule, la simple, l'ordinaire vie des hommes est souvent plus fertile en péripéties que ne l'imagine le roman. C'est une œuvre à la fois réaliste et idéaliste qu'a faite M. René Bazin. Il ne s'est pas contenté de montrer ce qui est en une vigoureuse synthèse ; il a su rendre quelquefois par d'aimables tableaux ce qui serait mieux encore.

M. René Bazin a bien voulu réserver au « Journal de Roubaix » la publication de « LE ROI DES ARCHERS » que nous commencerons DIMANCHE PROCHAIN 2 JUILLET.

La lecture de cette œuvre animée par une vie intense passionnera tout le monde dans notre région.

Un homme est blessé dans des circonstances mystérieuses à Roubaix

Une grave affaire s'est déroulée la nuit dernière, rue du Moulin. Un homme a été frappé de plusieurs coups de couteau, par trois amis de rencontre, à la suite d'une légère discussion provoquée, croit-on, par l'ivresse.

Blessé, qui est dans un état très grave, n'a pu être interrogé qu'imparfaitement. Il a été transporté à l'hôpital « La Fraternité ». De ce fait, on ne connaît pas grand-chose du drame.

Il était 22 h. 15 environ et, à cette heure déjà tardive, la rue du Moulin se trouvait quasi-déserte. La presque totalité des cafés avaient fermé leurs portes et, seul, l'estaminet tenu par M. Jeanjean, 40, rue du Moulin, était encore ouvert et, de sa vitrine éclairée, inondait de lumière une partie de la rue.

Le cafetier, M. Jeanjean, aidé d'un de ses amis, M. Georges Cardonnet, ancien gendarme, domicilié 47, rue du Coq-Français, rincant des bouteilles en attendant l'arrivée problématique d'un client. Soudain, la porte s'ouvrit brutalement, et un homme enfiévré s'abattit sur le parquet en disant : « J'ai été attaqué ! » Le cafetier et son ami se précipitèrent et relevèrent l'homme qui saignait abondamment d'une blessure à la tête, blessure qui, d'ailleurs, ne paraissait pas grave. Après avoir assisté le blessé sur une chaise, M. Jeanjean lava la blessure de l'homme qui souffrait beaucoup mais, bientôt, le cafetier s'aperçut que la victime portait, en outre, une blessure au ventre par où s'échappaient des jets de sang.

Il fit alors chercher M. le docteur Lecliffre, et dépêcha son ami, M. Cardonnet, au commissariat central.

Avant par l'ancien gendarme du drame qui venait de se dérouler, le brigadier Lemoine envoya sur les lieux les agents Richard Herteler et Horvane et prévint aussitôt M. Malot, commissaire de police de permanence, qui entendit le blessé.

Celui-ci déclara se nommer Prosper Willesco, ouvrier teinturier, âgé de 34 ans, né à Forest-sur-Marq, et être domicilié à Henne, rue du Petit-Lanoy, impasse Saint-Pierre, n° 24.

Aux questions de M. Malot, il répondit qu'ayant eu une légère discussion avec trois amis de rencontre, alors qu'il se trouvait à hauteur de la rue Saint-Jean, il avait été assailli par les trois hommes et frappé par l'un d'eux de trois coups de couteau, puis laissé pour mort sur la chaussée.

Péniblement, il s'était traîné jusqu'à la première habitation encore ouverte et était entré, à bout de forces, au café Jeanjean. On ne put pousser plus loin l'interrogatoire ; très affaibli par la perte de sang, le blessé ne put en dire davantage.

M. le docteur Lecliffre, qui a donné les premiers soins au blessé, a relevé trois plaies. L'une à la tête, qui ne fit que décoller le cuir chevelu, une deuxième au ventre, qui semble très grave, et enfin une troisième à la cuisse gauche.

M. Malot, commissaire de permanence, aidé de ses collaborateurs, a ouvert immédiatement une enquête. Il recherche activement les agresseurs. Malheureusement, les policiers n'ont pour se guider que peu de renseignements car n'ont même pas le signalement des fuyards.

L'enquête continue néanmoins sur les simples données que l'on a pu obtenir du blessé.

Pour envoyer de l'argent à sa mère une bonne de quatorze ans tente de tuer M. Rothschild mère de M. Mandel

Paris, 25 mai. — Mme Rothschild, âgée de 75 ans, mère de M. Georges Mandel, député de la Gironde, a été très grièvement blessée par une jeune bonne, Elise Plapp, née le 17 janvier 1915, à Stratingt, en Alsace. Mme Rothschild occupe au quatrièmè étage de l'immeuble situé rue de Châteaudun, un grand appartement où elle vit seule.

A 17 h. 30, cet après-midi, on sonnait à la porte qui donne sur l'escalier de service. Mme Rothschild alla elle-même ouvrir et se trouva en présence d'une jeune bonne dont les patrons occupent, au troisième étage, un appartement sensiblement disposé de la même façon que celui de la mère de M. Mandel.

— Il doit y avoir une fuite d'eau dans votre salle de bain, dit la jeune fille à la vieille dame. L'appartement au-dessous est tout inondé.

Et comme Mme Rothschild s'effaçait pour laisser passer la jeune domestique, celle-ci se jeta sur elle. Elle tenait à la main une batte de bois, instrument dont on se sert soit pour enfoncer des bouchons, soit pour battre le linze, lorsqu'on fait la lessive.

Avec une féroce involution, la jeune domestique — elle vient d'avoir 14 ans — saisit la rentière à la tête et lui arracha des poignées de cheveux ; en même temps, elle la frappa au visage, à coups redoublés. Ce fut alors, au milieu des cris de la victime, une poursuite à travers toutes les pièces de l'appartement. Le sang gicla. On en trouva, plus tard, de larges flaque dans la salle à manger. Mme Rothschild ne s'évanouit pas. Elle eut la force de résister à la jeune bonne et d'appeler au secours, pendant les quelques dix minutes que dura la lutte. Celle-ci eut son issue dans la bibliothèque de l'appartement.

Comme à ce moment la batte était emmanchée, Elise Plapp s'en dessaisit et prit une pelle à pousière, avec laquelle elle s'acharna sur sa victime enfin évanouie.

Enfin, les voisins intervinrent. Un gardien cycliste appelé par la concierge, fit transporter Mme Rothschild à l'hôpital Lariboisière où bientôt son fils, M. Georges Mandel, se rendit à son chevet. La vieille dame, encore que très grièvement atteinte — on craint une fracture du crâne — a conservé toute sa lucidité. Elle a fait elle-même le récit de l'attentat dont elle avait été victime.

Cependant, au commissariat du Faubourg Montmartre, la jeune bonne, une toute petite blonde, au visage volontaire, qui paraissait étrangement calme et dont les mains toutes ensanglantées ne tremblaient même pas, répond par des phrases brèves, en bon français, mais avec un fort accent alsacien, aux interrogations de M. Pèbe, commissaire de police.

Quand on lui demanda les raisons de l'agression qu'elle a commise, elle répond franchement :

« Je voulais dévaliser la vieille dame. Je supposais bien qu'elle avait de l'argent chez elle. Je savais aussi qu'elle était seule. »

— Mais enfin, que vouliez-vous faire de cela ?

Elise Plapp hésite un peu, baisse les yeux et après un instant de réflexion répond :

« J'aime bien ma mère, je voulais lui envoyer de l'argent. »

Dans la soirée, la jeune domestique a été envoyée au dépôt.

Le soir, Mme Rothschild a subi l'opération du trépan qui a été remarquablement exécutée. Néanmoins, en tenant compte du grand âge de la blessée et de ses nombreuses plaies...